

ÉDUCATION

TROUBLES D'APPRENTISSAGE

CAHIER THÉMATIQUE I • LE DEVOIR, LES SAMEDI 25 ET DIMANCHE 26 FÉVRIER 2017



Taux de diplomation
Un sérieux coup
de barre à donner

Page 12



Estime de soi
Être soi plutôt
que parfait

Page 14

Des réalités multiples

Le monde change et le Québec aussi. La société est devenue de plus en plus multiculturelle et l'arrivée des nouvelles technologies a révolutionné les façons de vivre. Deux nouvelles réalités qui influent très fortement sur le quotidien des personnes faisant face à des troubles d'apprentissage (TA), et ceux qui les entourent. Les organisateurs du 42^e congrès de l'Institut TA, qui aura lieu du 22 au 24 mars, ont choisi de se pencher sur ces nouveaux défis inhérents au monde d'aujourd'hui.

HÉLÈNE ROULOT-GANZMANN

Collaboration spéciale

« Les écoles québécoises sont aujourd'hui fréquentées par de nombreux immigrants, note Brigitte Stanké, professeure à l'École d'orthophonie et d'audiologie de l'Université de Montréal et présidente du congrès. Ça rend plus difficile le dépistage des troubles d'apprentissage. Afin de favoriser l'intégration et la réussite scolaires de tous les élèves, dont les allophones, il est important de connaître les facteurs langagiers, psychologiques, socioculturels et sociolinguistiques qui influent sur les apprentissages scolaires afin de ne pas sous-estimer ou surestimer la présence d'un trouble d'apprentissage. »

Car les récentes études en la matière montrent que la prévention des difficultés d'apprentissage joue un rôle primordial, non seulement pour le devenir du jeune apprenant, mais également pour toute la société. Cette prévention nécessite de repérer ces difficultés le plus tôt possible afin de mettre en place une prise en charge précoce pour favoriser le développement optimal de l'enfant.



Brigitte Stanké

« La recherche a fait des avancées spectaculaires dans le domaine de la prévention mettant en lumière les multiples facteurs permettant de prédire les risques de difficultés d'apprentissage ainsi que les risques de décrochage scolaire, ajoute M^{me} Stanké. Les enfants issus de l'immigration ne sont pas plus à risque que les autres de vivre avec un trouble d'apprentissage. Sauf que certains d'entre eux viennent de pays en guerre et qu'ils ont pu subir un traumatisme. On sait aujourd'hui que le fait d'être confronté à un traumatisme, quel qu'il soit, ça peut tout aussi bien être un abus de la part d'un parent, fait en sorte que l'enfant est moins réceptif aux apprentissages. »

À Montréal, plus de 56 % des élèves sont allophones. Si le multiculturalisme et le multilinguisme font partie de la nouvelle réalité du monde d'aujourd'hui, si l'hétérogénéité de la population scolaire constitue une très grande richesse, cette réalité nouvelle peut également représenter une source de défis à relever pour les intervenants œuvrant en milieu scolaire.

D'autant que la tendance est à l'inclusion des élèves ayant un TA dans les classes ordinaires.

« Tendances avec laquelle je suis tout à fait à l'aise, souligne Brigitte Stanké. Si tant est que l'on soutienne et que l'on outille adéquatement à la fois l'enseignant et l'élève. Celui-ci doit être suivi individuellement par un orthophoniste ou un orthopédaque, voire les deux. Car l'ensei-

VOIR PAGE 13 : COMPLEXE



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

À Montréal, plus de 56 % des élèves sont allophones : ils ne parlent ni français ni anglais.



ISTOCK

Une journée du congrès se concentrera sur l'enjeu des mathématiques et abordera des stratégies pour les faire aimer aux élèves.

42^E CONGRÈS DE L'INSTITUT DES TROUBLES D'APPRENTISSAGE

Les défis du monde actuel

MARTINE LETARTE

Collaboration spéciale

Environ 75 conférenciers de différentes disciplines et près de 1500 congressistes se retrouveront à Montréal du 22 au 24 mars pour le congrès annuel de l'Institut des troubles d'apprentissage (Institut TA). Plus grand événement du genre en Amérique du Nord, il attire des participants d'aussi loin que l'Europe.

Cette année, le thème du congrès est « Troubles d'apprentissage et défis dans le monde d'aujourd'hui ».

« Le congrès aborde des enjeux qui touchent à l'enfant, mais aussi à l'adulte, parce que les troubles d'apprentissage sont chroniques, c'est-à-dire qu'ils continuent d'être présents chez la personne tout au long de sa vie, et notamment lorsqu'elle s'insère en emploi », explique Alain Desrochers, directeur scientifique du colloque.

Alors qu'environ une personne sur dix vit avec un trouble d'apprentissage, cela représente environ 800 000 personnes au Québec.

« C'est beaucoup de monde, affirme M. Desrochers. C'est important que ces gens puissent étudier et éviter le décrochage scolaire. »

D'ailleurs, le congrès donnera la parole à Pierre Fortin, économiste de l'ESG UQAM qui s'est beaucoup penché sur l'impact d'un diplôme d'études secondaires sur le taux d'emploi et la rémunération.

Approche inclusive et maternelle 4 ans

Les enseignants sont particulièrement nombreux à assister à cet événement annuel de

l'Institut TA: ils représentent généralement au moins la moitié des congressistes.

« On trouve beaucoup de ressources au congrès pour le milieu scolaire puisqu'il est au cœur de plusieurs questions d'actualité liées aux troubles d'apprentissage », indique Alain Desrochers, également professeur à l'Université d'Ottawa et directeur du Groupe de recherche sur l'apprentissage de la lecture.

Par exemple, récemment, la Commission scolaire de Montréal faisait les manchettes avec l'adoption de mesures pour intégrer davantage d'élèves avec des difficultés d'apprentissage dans ses classes ordinaires.

Le congrès propose justement cette année une journée de symposium sur la gestion de classe dans une approche inclusive.

Puis, le Québec s'est lancé dans l'implantation des maternelles 4 ans à temps plein en milieu défavorisé, le congrès présente aussi une journée sur le sujet.

« On présentera les meilleures façons de faire pour implanter les maternelles 4 ans en milieu défavorisé afin qu'elles soient un succès », explique Alain Desrochers.

Dépistage précoce et mathématiques

Alors qu'on commence à constater l'ampleur de la population touchée par les troubles d'apprentissage, il est de plus en plus question de prévention.

Un symposium portera sur le dépistage précoce des élèves à risque de difficultés d'apprentissage et l'intervention préventive.

Une autre journée se concentrera sur l'enjeu des mathématiques.

« Plusieurs élèves détestent les mathématiques et, avec ce faible niveau de motivation, bien des enseignants ont de la difficulté à les faire travailler, explique le directeur scientifique du congrès. Pour éviter qu'une grande partie de la classe se retrouve avec des besoins d'intervention en orthopédagogie, on parlera de stratégies pour faire aimer les mathématiques aux élèves pour ensuite pouvoir hausser le niveau. »

Le congrès propose aussi un symposium pour donner un coup de pouce aux écoles et commissions scolaires qui sont en train d'implanter le modèle d'intervention en lecture-écriture.

« Ce modèle permet de faire du dépistage précoce de troubles d'apprentissage, et on souhaite aider les commissions scolaires à mettre en œuvre les procédés d'évaluation », précise M. Desrochers.

La communauté anglophone à l'honneur

Fondé par des parents d'enfants ayant des troubles d'apprentissage, dont plusieurs appartiennent à la communauté anglophone, l'Institut TA a organisé récemment moins d'activités en anglais. C'est du passé.

Plusieurs éléments de la programmation du congrès cette année touchent des thèmes importants pour la communauté anglophone et se déroulent dans la langue de Shakespeare.

Par exemple, un symposium se déroulera sur les troubles d'apprentissage dans les classes d'immersion française.

« Les commissions scolaires anglophones nous ont demandé d'organiser un symposium sur le sujet puisqu'elles voient maintenant des élèves avec des difficultés d'apprentissage qui souhaitent intégrer des classes d'immersion française, et

VOIR PAGE 14 : MONDE

ÉDUCATION

TAUX DE DIPLOMATION

Un sérieux coup de barre à donner

Parce que l'éducation est un service public aussi important que les soins de santé, que des interventions précoces auprès de jeunes qui prennent du retard sont une nécessité, que l'excellence en enseignement devrait être valorisée par la société et qu'on attend des adultes qu'ils soient des modèles de persévérance, Égide Royer propose cinq idées importantes pour que le Québec fasse ses classes.

MARIE-HÉLÈNE ALARIE
Collaboration spéciale

« Le taux de jeunes qui quittent l'école sans diplôme est de 25 % chez les garçons et de 15 % chez les filles; il y a donc un très sérieux coup de barre à donner », lance Égide Royer, professeur associé au Département d'études sur l'enseignement et l'apprentissage à l'Université Laval qui s'intéresse à la réussite scolaire depuis de nombreuses années. C'est en comparant la situation québécoise avec d'autres qu'on constate que la province pourrait vraiment faire mieux: « Chez les jeunes en difficulté, le taux réel de diplomation est de 28 % alors qu'au Massachusetts, il est de 69 % et aux États-Unis, globalement, il est de 60 %. C'est un véritable scandale quand on pense qu'on dépense 2,3 milliards chaque année pour les élèves en difficulté. On tourne en rond », déplore le professeur.



Égide Royer

fait leur succès, observe le professeur, qui ajoute « qu'un dollar investi en prévention permet d'économiser six dollars d'intervention et de rendre les jeunes heureux et de réussir à l'école. »

« Le meilleur moyen de lutter contre la pauvreté demeure l'éducation », affirme tout simplement Égide Royer, qui va jusqu'à affirmer que l'éducation est « transgénérationnelle »: un enfant, même issu d'un milieu difficile, qui réussit à l'école et apprend à lire rapidement a de grandes chances de réussir son secondaire et de s'orienter vers des études collégiales, et « il voudra certainement la même chose pour ses propres enfants. » En d'autres termes, les interventions éducatives influencent plus d'une génération. Toutefois, il faut investir intelligemment en éducation, rappelle le professeur.

« Objectivement, il y a 191 000 élèves en difficulté au Québec, dont 65 % sont des garçons. Si on veut bien comprendre la réussite scolaire, on doit faire une différence entre les garçons et les filles », déclare le psychologue. Mais pas seulement, puisqu'on remarque aussi des disparités importantes entre les anglophones et les francophones, entre le public et le privé et le Québec et l'Ontario. « La majorité des jeunes réussissent, mais un garçon sur trois et une fille sur cinq ne réussiront pas. C'est indécrottable. Les écarts sont bien présents, mais ne sont pas nécessairement une fatalité et il est possible de les réduire. »

« On attrape les mythes

comme on le fait pour le rhume au Québec », lance à la blague notre chercheur en ajoutant très sérieusement qu'« il est urgent de s'appuyer sur les pratiques exemplaires et les données probantes ». Il rappelle qu'il a été recommandé de créer un institut national en éducation indépendant du gouvernement, des partis politiques, des commissions scolaires et des syndicats.

Finalement, le dossier de la santé mentale des enfants est très préoccupant. Et pour cause puisque, selon l'Ordre des psychologues du Québec, il y aurait une surutilisation de la médication et une surmédicalisation générale des conduites et des comportements à l'école. Normalement, on intervient d'abord en classe si un enfant a un problème de comportement, ensuite ce sera le psychoéducateur ou le psychologue et, si l'on a vraiment des signes que l'enfant ne répond pas, c'est par la suite qu'on le dirige vers un médecin. Pourtant, selon Égide Royer, « on se retrouve avec un modèle très médical de l'adaptation scolaire, où ça prend bien souvent un diagnostic pour être capable d'obtenir un financement. Et on se retrouve malheureusement avec des diagnostics qui entraînent une médication ».

Des solutions innovantes

Si des constats s'imposent, il ne faut toutefois pas baisser les bras puisque des solutions s'offrent au système d'éducation québécois. Et Égide Royer en propose quelques-unes. Tout d'abord en ce qui concerne l'intervention précoce. Cette dernière implique d'avoir accès à



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

« Chez les jeunes en difficulté, le taux réel de diplomation est de 28 % alors qu'au Massachusetts, il est de 69 % et aux États-Unis, globalement, il est de 60 %. C'est un véritable scandale quand on pense qu'on dépense 2,3 milliards chaque année pour les élèves en difficulté. On tourne en rond », déplore Égide Royer, professeur associé au Département d'études sur l'enseignement et l'apprentissage à l'Université Laval.

des services professionnels très tôt, dès la garderie, mais il faut aussi devenir « obsessif au niveau de l'apprentissage de la lecture en première, deuxième et troisième années. C'est fondamental et c'est un des meilleurs prédicteurs qui permettent d'intervenir très rapidement pour les problèmes d'adaptation scolaire et de comportement. » Depuis quelques années, le Québec a fait de grands progrès en lecture et, aujourd'hui, un enseignant dispose d'outils et est beaucoup moins démuné face à un élève en difficulté. Égide Royer souligne aussi l'importance de maintenir un plancher

solide et garanti de services professionnels dans les écoles: ergothérapie, psychologie, psychoéducation, orthophonie, service social.

« Présentement, il y a de l'optimisme dans le réseau parce qu'on a vraiment l'impression qu'on a un ministre qui s'occupe du dossier. » Est-il nécessaire de préciser que le coup de barre doit être donné par le gouvernement, car « c'est le reflet de l'importance qu'on accorde à l'éducation au Québec. »

Égide Royer recommande des mesures directement dans les écoles et dans les classes même, mais d'autres

actions relèvent de l'organisation et de la structure, et il juge primordiales la maternelle dès l'âge de quatre ans, mais aussi l'école obligatoire jusqu'à 18 ans: « Un ministre de l'Éducation qui aura le courage de le faire, ça serait déjà quelque chose. »

Aimer les enfants, les soutenir et les aider va faire en sorte que 80 % d'entre eux vont réussir, mais les autres ne doivent pas être des laissés-pour-compte: ils doivent bénéficier de services particuliers, non pas dans un but égalitaire, mais dans un but de justice pour tous.

MATERNELLE 4 ANS

L'apprentissage des lettres est aussi important que le jeu

Depuis l'adoption de la loi 23 à l'été 2013, 188 classes de maternelles 4 ans à temps plein ont vu le jour au Québec. Implantées uniquement dans des milieux défavorisés, elles ont pour objectif de réduire l'écart de réussite entre les enfants vulnérables et ceux qui sont prêts pour l'école. Ayant contribué par leurs travaux à la mise en œuvre de cette stratégie, quatre chercheurs de l'Université du Québec à Montréal présenteront un symposium sur le sujet lors du prochain congrès annuel de l'Institut des troubles d'apprentissage (Institut TA). Pour en savoir plus, *Le Devoir* s'est entretenu avec l'une d'eux, Monique Brodeur, qui est également doyenne de la Faculté des sciences de l'éducation de l'UQAM.

ÉMILIE CORRIVEAU
Collaboration spéciale

C'est au milieu des années 1970 que les premières classes de maternelle 4 ans ont fait leur apparition au Québec. Elles n'étaient alors offertes qu'à mi-temps dans les quartiers défavorisés urbains. Si leur nombre a crû au fil des ans, en 1998, le gouvernement québécois, préférant mettre l'accent sur le développement du réseau des centres de la petite enfance (CPE), a stoppé leur développement en imposant un moratoire. Dans la foulée, le ministère de l'Éducation a adapté sa programmation en offrant la maternelle 5 ans à temps plein à tous les enfants, et en ajoutant un bloc éducatif pour les enfants qui fréquentaient la maternelle 4 ans à mi-temps en milieu défavorisé.

Un projet phare

Il faudra attendre 2009 avant qu'une première classe de maternelle 4 ans à temps plein voie le jour au Québec. Créée à l'école Saint-Zotique de la Commission scolaire de Montréal (CSDM), dans le quartier Saint-Henri, cette dernière a été mise sur pied en collaboration avec le groupe de chercheurs qui offrira le symposium sur les maternelles 4 ans lors du congrès de l'Institut TA.

« De 2007 à 2009, je menais une étude avec des commissions scolaires de l'île de Montréal sur le développement d'un volet orthopédagogique d'un programme de prévention des difficultés d'apprentissage en lecture à la maternelle 5 ans, relate M^{me} Brodeur. Plusieurs écoles de milieu défavorisés faisaient partie de l'étude, dont l'école Saint-Zotique. Au terme du projet, la directrice de l'école, Yolande Brunelle, m'a approchée en me disant que la maternelle 4 ans à mi-temps n'était pas suffisante pour répondre aux besoins des enfants de son quartier. »

Il faut savoir qu'à cette époque, plusieurs des enfants inscrits à l'école Saint-Zotique présentaient des retards de développement et

des difficultés graves du comportement (45 % contre 35 % à Montréal). Comme très peu d'entre eux avaient fréquenté des milieux de garde au cours de leur petite enfance, dès la maternelle, bon nombre manifestaient des retards et des difficultés laissant présager une scolarité difficile.

« Dans le but d'aider ces enfants à mieux se préparer pour l'avenir, M^{me} Brunelle et son équipe ont décidé de proposer à la CSDM de mener un projet pilote dans leur école pour développer une maternelle 4 ans à temps plein avec un programme enrichi. Elle nous a demandé, à mes collègues et moi, de les accompagner dans leur démarche. »

Acceptant l'offre de M^{me} Brunelle, des chercheurs de l'UQAM — sous la responsabilité de la professeure France Capuano — se sont joints à l'équipe de l'école Saint-Zotique pour mettre sur pied une maternelle 4 ans à temps plein et y implanter des activités éducatives en fonction des connaissances issues de recherches.

« On a développé un programme enrichi et on a veillé à travailler au niveau des deux dimensions qui sont considérées comme importantes pour l'organisation des services préscolaires, c'est-à-dire au niveau de la qualité structurelle et de la qualité du processus », relève M^{me} Brodeur.

Rapidement, des résultats concluants ont été constatés. Notamment, les élèves ayant pris part au projet se sont en général montrés mieux préparés pour la maternelle 5 ans que leurs pairs des années précédentes.

Des conditions à réunir

Quatre ans plus tard, soit en juin 2013, la ministre de l'Éducation du Québec, M^{me} Marie Malavoy, annonçait l'implantation progressive de la maternelle 4 ans à temps plein en milieu défavorisé. Depuis, plusieurs classes de ce type ont vu le jour dans la province, et ce, principalement dans des écoles dont le niveau de défavorisation est très élevé. Conçues dans une perspective de complémentarité, elles ne



ISTOCK

« Il est essentiel que le prochain Programme de formation de l'école québécoise pour la maternelle 4 ans comporte comme objet d'apprentissage la connaissance de lettres, l'un des plus importants prédicteurs de succès pour la réussite de l'apprentissage de la lecture », souligne M^{me} Brodeur.

remplacement pas les services de garde éducatifs à la petite enfance déjà existants, mais s'ajoutent plutôt à l'offre.

Si M^{me} Brodeur salue ce déploiement, elle signale qu'il reste des aspects cruciaux à consolider pour que la maternelle 4 ans à temps plein puisse favoriser réellement le développement global et la réussite éducative des élèves.

Elle souligne que, depuis plusieurs années, la tendance au Québec a été de promouvoir la découverte et le jeu symbolique chez les 4 ans. Or, d'après la recherche, pour réduire de façon significative le nombre d'élèves ayant des difficultés d'apprentissage ou de comportement, il est nécessaire que les enseignants proposent en plus des activités explicites et systématiques, tout en étant ludiques.

L'avis du Conseil supérieur de l'éducation (2012) va d'ailleurs dans ce sens. Tout en réaffirmant la place du jeu, il souligne que « favoriser l'apprentissage actif en engageant les enfants dans l'expérimentation et le jeu n'implique pas de renoncer aux activités suggérées par les éducatrices ou les enseignantes ni à un enseignement plus explicite de certaines habiletés ».

« De plus, alors que le Québec est déterminé à combattre l'analphabétisme et que les difficultés d'apprentissage de la lecture minent la réussite éducative, il est essentiel que le prochain Pro-

gramme de formation de l'école québécoise pour la maternelle 4 ans comporte comme objet d'apprentissage la connaissance de lettres, l'un des plus importants prédicteurs de succès pour la réussite de l'apprentissage de la lecture, souligne M^{me} Brodeur. Il importe également d'y ajouter les arts, parce qu'il s'agit d'une composante fondamentale de l'éducation. »

Symposium

Lors du congrès annuel de l'Institut TA, M^{me} Brodeur, M^{me} Capuano et deux autres chercheurs de l'UQAM ayant travaillé sur le projet-pilote de l'école Saint-Zotique, Christa Japel et Marc Bigras, proposeront un survol des principales questions relatives à l'implantation de la maternelle 4 ans à temps plein en milieu défavorisé. Ils traiteront notamment de l'impact des services préscolaires sur le développement des habiletés cognitives et socioaffectives des enfants ainsi que la pertinence des approches universelles et ciblées dans le déploiement des services éducatifs préscolaires. Ils aborderont également des concepts fondamentaux de l'éducation préscolaire et présenteront les différents éléments qui assurent la qualité éducative des milieux préscolaires. Le programme de leur symposium peut être téléchargé sur la page Web de l'institut.

ÉDUCATION

ACCOMMODEMENTS À L'ÉCOLE ET EN MILIEU DE TRAVAIL

Quels sont les recours ?

CLAUDE LAFLEUR

Collaboration spéciale

La Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse (CDPDJ) s'emploie activement à faire valoir que les accommodements raisonnables sont à l'avantage de tous.

« Il y a beaucoup de préjugés quant aux différents types de handicaps, et c'est ce qu'on essaie de déconstruire par la formation et la sensibilisation que nous faisons dans le milieu scolaire et le monde du travail, explique Johanne Magloire, agente d'éducation-coopération à la CDPDJ. Il nous faut justement chercher à éliminer les préjugés. »

Créée en 1976, la Commission a de nombreuses missions, dont celle d'assurer la promotion et le respect des droits énoncés dans la Charte des droits et libertés de la personne.

« Notre rôle, comme agent d'éducation, c'est d'intervenir dans les différents milieux pour donner de l'information, précise M^{me} Magloire. Nous faisons de la sensibilisation concernant les différents motifs de discrimination définis par l'article 10 de la Charte des droits et libertés. On parle alors d'accommodements raisonnables. »

Mais qui dit accommodements raisonnables pense immédiatement à des demandes liées aux pratiques et croyances religieuses, confirme M^{me} Magloire. Pourtant, précise-t-elle, l'essentiel des requêtes que reçoit la Commission à cet égard est lié à des motifs de handicap. « Il existe 14 motifs de discrimination et pas seulement le religieux », souligne-t-elle.

En effet, la Charte mentionne, comme possibles motifs de discrimination la race, la couleur, le sexe, l'identité ou l'expression de genre, la grossesse, l'orientation sexuelle, l'état civil, l'âge, la religion, les convictions politiques, la langue, l'origine ethnique ou nationale, la condition sociale et le handicap.

Le but de la Charte, explique M^{me} Magloire, est de conférer à chacun d'entre nous les mêmes droits à l'égalité. « Il ne s'agit pas de donner à certains un traitement de faveur, dit-elle. Mais toute personne discriminée — en raison de l'un ou l'autre des 14 motifs — a le droit à certains accommodements raisonnables. Et cela ne doit pas être perçu comme un traitement de faveur, mais bien comme la recherche d'égalité pour tous. »

Que chacun ait sa chance

Dans le cadre du 42^e congrès de l'Institut des troubles d'apprentissage, Johanne Magloire présentera un atelier intitulé « L'accommodement raisonnable et les troubles d'apprentissage: de l'école au milieu du travail ».

Ce colloque vise à faire comprendre la notion d'accommodement raisonnable en ce qui concerne les besoins des personnes ayant des troubles d'apprentissage, explique-t-on. Il s'agit d'explorer les différents recours pour assurer le respect du droit à l'égalité de ces personnes. Ce colloque traitera de questions telles que: comment s'y retrouver? Jusqu'où fournir des accommodements? Quelles sont nos obligations? Comment aider les différents intervenants dans leur recherche de solutions exemptes de discrimination?

« Souvent, les gens — les gestionnaires, les collègues de travail, etc. — ne savent pas trop à quoi s'en tenir, surtout par rapport aux per-



ISTOCK

L'essentiel des requêtes reçues par la Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse concerne des motifs de handicap.

sonnes en situation de troubles d'apprentissage, constate M^{me} Magloire. Mais, en fait, vous avez peut-être des collègues autour de vous qui éprouvent des troubles d'apprentissage et vous ne le savez même pas!

Johanne Magloire, qui a œuvré auparavant durant dix ans en adaptation scolaire, a notamment observé que les enfants apprennent aisément qu'ils sont tous différents. « Je peux vous dire qu'ils comprennent vite les différences, lorsque c'est bien amené », commente-t-elle.

Elle observe également que le milieu scolaire est « très ouvert » et toujours prêt à collaborer. « Tout le monde veut travailler pour la bonne cause, dit-elle. On veut trouver des solutions... Souvent, celles-ci se trouvent dans l'organisation des services ou dans la façon de penser l'école, on a peut-être à repenser l'organisation des services, suggère-t-elle. Je pense que c'est à ce niveau-là que le travail reste à faire. »

Gare aux préjugés, bons comme mauvais

Dans le monde du travail, c'est la même logique, poursuit M^{me} Magloire. « On peut y trouver une méconnaissance et des préjugés concernant les troubles d'apprentissage, dit-elle. Il nous faut donc parvenir à déconstruire ces préjugés pour démontrer que les personnes atteintes d'un trouble d'apprentissage pourraient bien être des employés qui vont faire très bien leur travail — au même titre que les autres — si seulement on aménage quelque peu les choses. »

M^{me} Magloire relate d'ailleurs que, fréquemment, dans des colloques ou lors de rencontres en milieu de travail, on lui rapporte des « histoires à succès ». « J'ai très souvent entendu des employeurs raconter qu'ils ont embauché des personnes en situation de handicap et qu'ils y ont vraiment trouvé leur compte », dit-elle.

Il y a énormément de belles réussites, souligne-t-elle. « Ce peut être des personnes très créatives, selon le type de handicap, dit-elle, et qui, avec des accommodements adéquats — et souvent minimes —, rendent ces individus très productifs pour l'entreprise. Certains deviennent des employés très performants faisant par exemple preuve de grandes capacités de concentration. »

De plus, ils sont souvent si heureux d'avoir un emploi que ce sont des employés très dévoués, note Johanne Magloire. « Toutefois, je ne veux pas non plus tomber dans d'autres préjugés! » s'empresse-t-elle d'ajouter.

Voilà d'ailleurs pourquoi les représentants de la CDPDJ luttent contre toute forme de préjugé — mauvais comme bons — que l'on peut avoir selon les différents types de handicaps. Il s'agit, tout bonnement, d'employés qui sont performants au même titre que les autres.

« Le problème qu'on a, c'est qu'on s'arrête souvent sur les incapacités des individus plutôt que sur leurs capacités à faire plein de choses, relate M^{me} Magloire. Il s'agit pour nous tous de voir qu'on a tous quelque chose à apporter sur le marché du travail comme dans la société... tout simplement! »

COMPLEXE

SUITE DE LA PAGE 11

gnant, lui, a un programme à mener à bien et il ne peut pas focaliser toute son énergie sur le ou les élèves présentant des troubles dans sa classe. »

Bien encadré en revanche, ce système inclusif amène de très bons résultats pour toute la société, car il fait tomber les barrières et les préjugés. Il envoie le message que tout le monde est égal avec ses forces et ses faiblesses. Que tout le monde a le droit à la réussite et que tout le monde peut fonctionner correctement dans la société pour peu qu'on lui permette d'utiliser ses outils d'aide.

« De ce point de vue, nous allons avoir un très beau témoignage lors de la conférence d'ouverture du congrès, raconte l'orthophoniste. Il s'agit d'un jeune adulte, lui-même dyslexique et dysorthographe, et qui vient d'entrer dans le monde du travail. Au départ, je ne voulais pas qu'il vienne parce que ça aurait pu lui porter préjudice pour sa carrière. Mais il a insisté. Il y a de grandes chances qu'un de ses enfants soit lui aussi porteur d'un TA et il veut faire ce qu'il peut pour que les préjugés tombent. C'est très inspirant. »

Car la bonne nouvelle, selon Brigitte Stanké, c'est qu'aujourd'hui, on trouve des personnes vivant avec un ou des troubles d'apprentissage à de bons postes dans le monde du travail. Parce que le tabou est tombé, que le diagnostic est plus précoce et que les enfants sont suivis tout au long de leur scolarité. Très peu d'entre eux auparavant arrivaient à atteindre la V^e secondaire, encore moins le cégep et l'université. Soit ils décrochaient, soit ils étaient acheminés vers des métiers.

« Ce qui n'est pas sans poser d'autres problèmes, analyse-t-elle. Car si les enseignants au primaire et au secondaire sont de mieux en mieux formés à accueillir ces élèves dans leurs classes, comme c'est relativement nouveau au cégep, à l'université et encore plus dans le monde du travail, la connexion demeure plus difficile. Les professeurs et encore moins les collègues de bureau, ne sont pas forcément outillés. »

L'apport des nouvelles technologies

Une évolution rendue possible par le diagnostic précoce, par la prise de conscience, qui fait en sorte qu'un élève en difficulté d'apprentissage n'est plus automatiquement catégorisé comme idiot ou cancre, mais aussi grâce à l'apport des nouvelles technologies.

« Les enseignants ont devant eux des élèves qui sont nés avec une tablette et un téléphone dans la main, explique la présidente du congrès. C'est un nouvel outil pédagogique qu'ils doivent maîtriser avec les élèves du régulier. Mais c'est sans doute encore plus vrai avec ceux qui ont un TA. Ces derniers se retrouvent au même niveau que les autres. Un enfant dyslexique, qui a de grosses difficultés en lecture, va pouvoir utiliser des fonctions de synthèse vocale qui vont lui permettre de lire des documents et donc de suivre la classe au même rythme que tout le monde. C'est quand même assez génial, mais encore une fois, ça demande de l'adaptation aux enseignants. »

Des nouvelles technologies qui permettent aux élèves une meilleure réussite scolaire mais qui s'avèrent également des outils extraordinaires pour les adultes aussi bien dans leur vie quotidienne que dans le cadre de leur carrière professionnelle. Une petite révolution en somme pour ceux qui vivent avec un TA et ceux qui travaillent avec eux. A tel point que l'Institut TA a déjà décidé de leur consacrer tout un congrès l'année prochaine.

Tendre la main aux enfants anxieux

Ces enfants-là sont dotés d'un sens de l'anticipation hors du commun: ils pressentent des situations qui leur apparaissent problématiques et qui leur compliquent l'existence dans la vie et en milieu scolaire. Parents et enseignants les aident à composer avec leur anxiété.

RÉGINALD HARVEY

Collaboration spéciale

À peu près tout le monde est appelé à vivre avec cette émotion, et cela, pour différentes raisons; elle présente un caractère plutôt universel: « À la base, cette anxiété est normale et elle va souvent nous amener à nous dépasser. C'est aussi un facteur de protection pour que l'on soit en mesure de bien juger des situations dangereuses ou compromettantes », explique Julie Beaulieu, professeure et directrice du programme en adaptation scolaire à l'Université du Québec à Rimouski, campus Lévis.

Mais il arrive que des dérapages se produisent: « Là où ça devient anormal ou problématique, plutôt que pathologique, c'est quand les élèves éprouvent des difficultés à gérer cette anxiété. Il en découle qu'ils évitent de faire face à des situations jugées critiques, qu'ils ne veulent pas être placés dans certains contextes, qu'ils refusent de participer à des jeux, de socialiser avec d'autres enfants ou d'affronter diverses évaluations, notamment sous forme d'examen au primaire et au secondaire. »

Dans de tels cas, les enfants manifestent différemment une sorte de mal de vivre qui se fonde sur l'anticipation: « Leurs comportements deviennent excessifs et démesurés par rapport aux situations qui leur sont présentées, ce qui est beaucoup lié à l'anxiété. »

Les enfants anxieux vont anticiper les événements: « Qu'est-ce qui va m'arriver si? Le "Et si..." fait partie de leur vocabulaire: "et s'il m'arrivait telle chose ou s'il se passait telle chose". C'est à ce moment-là qu'il faut les ramener dans l'aspect concret d'une situation où tout se passe bien. »

Sur la piste de l'anxiété

Il arrive aussi que des complications se présentent, comme l'explique M^{me} Beaulieu, docteure en psychopédagogie: « On entre dans "le plus anormal" lorsque ces comportements deviennent fréquents, qu'ils perdurent, lorsque cette forme d'émotions envahit leur quotidien, les empêche de jouir de la vie, de jouer avec les autres de façon normale, et lorsque leur quotidien est constamment perturbé. » Il apparaît alors que le développe-

ment de ces enfants anxieux est compromis sur les plans social et scolaire et qu'ils traversent une phase de profonde détresse.

Est-il possible d'intervenir avant d'en arriver à ce stade? « Dans certains cas, il y a au départ beaucoup de manifestations d'ordre physiologiques qui sont ressenties par l'enfant lui-même: palpitations, rougeurs, tremblement, bégaiement, pleurs et crises de colère. » Les jeunes enfants manifestent souvent leur détresse sous la forme de maux de cœur ou de ventre.

La professeure énumère bon nombre d'autres signaux utiles pour évaluer correctement

ce qui ne tourne pas rond: « Les enfants peuvent par exemple éprouver des difficultés à effectuer des raisonnements ou à demeurer attentifs parce que leurs pensées sont accaparées par tout ce qu'ils anticipent, et cela, même à long terme. » Elle fournit ce conseil aux parents et aux enseignants désireux de détecter un trouble d'anxiété: « Faites parler l'enfant pour savoir par rapport à quoi il est anxieux; il arrive que la cause relève d'un problème très bénin, qui peut être réglé aisément. »

Il existe des aspects plus difficilement palpables de ce problème, mais il est plus aisé de le mettre au jour en se tournant vers les conséquences qu'il peut provoquer sur la

réussite ou le vécu scolaire en général: « Il faut se poser des questions à ce sujet; les échecs ne se situent peut-être pas seulement sur le plan scolaire, mais peuvent aussi être causés par d'autres facteurs, dont l'anxiété fait partie. »

Il est possible pour les parents et les enseignants d'apporter du soutien aux enfants anxieux: « C'est un travail qui s'inscrit dans une perspective davantage à moyen et à long terme, et les deux doivent intervenir en collaboration pour comprendre l'anxiété. Il leur appartient de questionner l'enfant pour savoir d'où elle émane réellement. »

Dans leur questionnement, l'un et l'autre ont intérêt à « adopter une attitude calme, réconfortante et rassurante. De son côté, il faudra que l'enfant traverse ses épreuves avec l'aide de ces personnes-là et, pour y arriver, on parle d'un pas à la fois, donc, de la méthode des petits pas. »

Pour sa part, l'enseignant dont la classe fonctionne dans un encadrement avec des règlements apportera un meilleur soutien à l'enfant anxieux: « Il est sécurisé par le fait de savoir comment les choses vont se passer. » Et chaque fois qu'il franchit un petit pas, elle recommande fortement aux gens autour de lui « de lui apporter du renforcement et du réconfort tout en le ramenant surtout dans la réalité des choses. »

Elle donne un exemple à ce sujet: « Il faut calmer les "Et



ISTOCK

C'est quand les enfants n'arrivent pas à gérer leur anxiété que la situation est problématique ou anormale.

si..." chez lui, en tenant ce genre de discours: si tu obtenais 0% et si tu échouais, que se passerait-il? Tu es capable de te reprendre, on va travailler ensemble et on va y arriver. »

Un désarroi tridimensionnel

Julie Beaulieu décortique la problématique en laissant voir qu'il existe trois composantes de l'anxiété et qu'il importe d'agir sur les trois aspects de ce triangle. Elle se penche sur la pensée qui est le premier: « On évite les "Et si..." pour être dans le moment présent où il ne se passe rien et tout est sous contrôle dans l'environnement. On tente d'enlever les anticipations qui sont erronées. »

Elle tient ces propos au sujet du deuxième, celui des comportements: « Sur ce plan, on utilise la méthode des petits pas

en franchissant les différentes étapes pour progresser. » Quant au troisième aspect, celui des sentiments, « on doit considérer qu'il est normal de ressentir de l'anxiété, mais qu'il importe de tenter de la gérer ». La recette pour y arriver est d'en déterminer clairement les causes.

Cette anxiété chez l'enfant a-t-elle tendance à se dissiper et à disparaître à un âge plus avancé, à l'adolescence par exemple? « Pas nécessairement, et tout dépend des enfants et de la façon dont le problème a été traité. Plus le processus d'identification est complexe, plus on prend de temps pour intervenir, plus il en découle qu'il faudra utiliser divers moyens d'intervention durant plusieurs années avant qu'on arrive à gérer cette anxiété-là. » Et d'autres vivront toute leur vie avec elle.

ÉDUCATION



PHOTOS INSTITUT TA

« Le rôle des services adaptés est de trouver le ou les bons accommodements qui vont permettre à l'étudiant d'atteindre la compétence exigée », affirme Hélène Savard, coordonnatrice du Centre collégial de soutien à l'intégration.

Poursuivre ses études au collégial, c'est possible

STÉPHANE GAGNÉ

Collaboration spéciale

Les étudiants aux prises avec des troubles d'apprentissage, aussi appelés étudiants en situation de handicap (ESH), sont en hausse croissante au collégial. Selon les chiffres du ministère de l'Éducation et de l'Enseignement supérieur, on en dénombrait 6700 en 2009-2010 et en 2014-2015, ils étaient plus de 24 400! Malgré cette présence croissante, plusieurs réussissent, bien soutenus par les services adaptés des cégeps. Une discussion avec Hélène Savard, coordonnatrice du Centre collégial de soutien à l'intégration, nous permet de comprendre pourquoi et comment.

D'abord, chose importante à savoir, il y a quatre types de troubles d'apprentissage. Il y a la dyslexie (trouble de la lecture), la dysorthographe (un dysfonctionnement de l'écriture), la dyscalculie (troubles dans l'apprentissage des mathématiques) et les TDA/H (trouble du déficit de l'attention avec hyperactivité). L'accroissement rapide du nombre des ESH au collégial est dû à plusieurs facteurs. M^{me} Savard nous en cite quelques-uns. « On fait un meilleur dépistage au primaire et au secondaire qu'avant, l'information est plus accessible, les ESH sont aujourd'hui mieux acceptés, il y a moins de préjugés et il existe plusieurs organismes qui leur viennent en aide, » dit-elle.

Des ESH non diagnostiqués

M^{me} Savard soutient que les ESH seraient encore en plus grand nombre s'ils étaient tous diagnostiqués. « Nous accueillons les ESH, nous leur of-



frons du soutien en cours de scolarité, mais nous n'allons pas les chercher, dit-elle. Un étudiant aux prises avec des troubles d'apprentissage non diagnostiqués peut faire toute sa scolarité sans recevoir d'outils qui pourraient l'aider. N'importe quand toutefois, durant ses études, il peut demander à être diagnostiqué et ensuite bénéficier du soutien des services adaptés [le diagnostic est toutefois obligatoire pour bénéficier de ces services]. L'accès à ces services se fait sur une base volontaire. Dans une bonne majorité des établissements, il se fait de la détection et du dépistage pour aider rapidement les étudiants aux prises des troubles d'apprentissage, » dit la coordonnatrice.

Il peut y avoir plusieurs raisons expliquant pourquoi un ESH préfère faire sa scolarité en ne déclarant pas ses troubles. « L'étudiant peut ne pas

vouloir se différencier de ses camarades ou il croit qu'au cégep, les études seront plus faciles, dit M^{me} Savard. Et puis, se déclarer avec un handicap n'est pas facile pour certains étudiants, et nous respectons leur choix. »



Hélène Savard

Des services offerts au cas par cas

Les ESH diagnostiqués ne bénéficient toutefois pas de privilèges au collégial. Ils ne sont pas non plus discriminés ni mis dans un groupe à part. L'approche inclusive est favorisée. Et surtout, pas question de rééduquer l'étudiant. « Au collégial, on ne rééduque pas, dit M^{me} Savard. On outille les étudiants pour les rendre plus autonomes en leur offrant des accommodements, et les besoins sont évalués au cas par cas. Ainsi, deux étudiants dyslexiques peuvent ne pas avoir les mêmes arrangements. »

Les exemples d'accommo-

dements sont nombreux et variés. « Un étudiant dyslexique n'aura pas en général les cours de français et de philosophie dans la même session, dit M^{me} Savard. Sans être exempté des lectures obligatoires, il pourrait avoir accès à ces lectures sur support audio et bénéficier ensuite de l'aide d'un tuteur pour vérifier s'il a bien compris ce qu'il a entendu. »

L'étudiant aura donc un plan d'intervention adapté à sa situation. « Le rôle des services adaptés est de trouver le ou les bons accommodements qui vont permettre à l'étudiant d'atteindre la compétence exigée, et cela, en levant les obstacles qui pourraient se présenter sur son chemin, affirme la spécialiste. Cela demande toutefois sa collaboration, car au cégep, l'étudiant est autonome et responsable de son sort. En cas de difficulté, il doit prendre lui-même l'initiative d'aller chercher de l'aide auprès des services adaptés. Or, il arrive parfois que les services ne trouvent pas les moyens qui favoriseraient sa réussite. Le personnel des services adaptés doit alors suggérer à l'étudiant de changer de programme et l'assistera dans cette démarche. »

Composer avec le manque de financement

Bien que le gouvernement n'ait pas réduit les budgets alloués aux organismes qui viennent en aide aux ESH, le financement est inférieur à ce qu'il devrait être, reconnaît M^{me} Savard. « Nous avons toutefois réussi à améliorer les services en utilisant de façon plus optimale les ressources existantes et en innovant, » dit-elle. En 2012, la Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse publiait un rapport

contenant 36 recommandations pour améliorer les services offerts aux ESH. Trois ans plus tard, elle publiait un rapport de suivi sur l'application de ses recommandations. « Nous avons eu droit à des commentaires très positifs sur les moyens que nous avons mis en œuvre pour appliquer ses recommandations, » se félicite M^{me} Savard.

L'approche inclusive en cause

Une des stratégies importantes pour aider les ESH à réussir, selon M^{me} Savard, consiste à mettre en place l'approche inclusive, soit intégrer ces étudiants dans les classes ordinaires. Or, récemment, les professeurs de la Commission scolaire de Montréal (CSDM) déploieraient que leur employeur veuille inclure dans les classes ordinaires davantage de ESH sans accroître les ressources spécialisées (orthopédagogues, psychologues, etc.) à leur disposition. M^{me} Savard croit toutefois qu'un bon pédagogue peut avoir du succès avec l'approche inclusive. « Pour y parvenir, il doit adapter sa pédagogie, car les étudiants n'apprennent pas tous de la même façon, dit-elle. Une des façons de faire est d'y aller par petits pas, de prendre une chose à la fois. »

M^{me} Savard donne un exemple de ce que peut être l'approche inclusive. « Au lieu de ne donner davantage de temps pour les examens qu'aux ESH, on propose que les professeurs fassent des examens plus courts en donnant davantage de temps à tous. Des études ont montré que les étudiants qui n'ont pas besoin de ce temps ne le prennent pas. » Bref, la formule est gagnante pour tout le monde!

MONDE

SUIITE DE LA PAGE 11

que c'est un phénomène complexe à gérer », explique M. Desrochers.

De plus, Linda Siegel, professeure émérite de l'Université de la Colombie-Britannique spécialisée en troubles d'apprentissage en lecture, viendra présenter un système pour les détecter.

Main tendue aux communautés autochtones

Cette année, le congrès de l'Institut TA tend aussi la main aux communautés autochtones. Il sera question notamment d'intégration d'élèves autochtones dans les écoles et d'intervention auprès d'eux.

« On souhaite discuter des moyens pour réduire le risque d'échec et de décrochage scolaire chez les élèves autochtones, indique M. Desrochers. On s'adresse aussi aux jeunes enseignants et professionnels qui partent dans le Nord œuvrer dans des communautés autochtones pour qu'ils soient mieux conscients des défis qui les attendent et sensibilisés aux différences culturelles. »

Avec des spécialistes des enjeux autochtones, des experts du milieu de l'éducation, de l'employabilité et de la santé, notamment dans les domaines de l'autisme et de l'anxiété, le Congrès de l'Institut TA mise sur l'interdisciplinarité.

« Par son ampleur et la variété de spécialistes qu'il regroupe, le Congrès annuel de l'Institut TA est vraiment unique, affirme M. Desrochers. D'ailleurs, il n'y a pas d'événement du genre en Europe, et notre congrès attire des conférenciers et des congressistes de la France, de la Belgique et de la Suisse. Les besoins d'aborder ces enjeux sont grands ici comme ailleurs. »

« Notre congrès attire des conférenciers et des congressistes de la France, de la Belgique et de la Suisse »

Alain Desrochers, directeur scientifique du congrès de l'Institut TA

ESTIME DE SOI

Être soi plutôt que parfait

Développer l'estime de soi est une étape importante du cheminement vers l'âge adulte. Si l'entourage a un rôle à jouer, la psychoéducatrice Stéphanie Deslauriers pense que l'enfant doit cependant rester l'acteur principal.

ALICE MARIETTE

Collaboration spéciale

« Un enfant doit se rendre compte qu'être imparfait, c'est loin d'être la fin du monde, lance Stéphanie Deslauriers, psychoéducatrice et auteure du livre *Attention: estime de soi en construction*. Il doit réaliser que ce qu'on lui demande n'est pas d'être parfait, mais d'être lui-même et de s'apprécier dans son imperfection. » Celle qui donnera la conférence intitulée « La discipline positive: en route vers une bonne estime de soi » lors du 42^e congrès de l'Institut des troubles d'apprentissage insiste sur l'importance de l'estime personnelle.

« L'estime de soi est l'évaluation que l'on va faire de soi-même, explique-t-elle. Donc c'est très subjectif. » C'est l'écart entre le soi réel (la façon dont la personne se voit actuellement) et le soi idéal (comment elle aimerait être) qui permet de la mesurer. Plus la différence est grande, plus l'estime de soi va être petite, et inversement.

Bien se connaître

Pour savoir si l'enfant a une bonne estime de lui-même, la

psychoéducatrice analyse son comportement selon trois pôles: sa réussite scolaire, sa popularité, ainsi que son apparence et ses capacités physiques. Toutefois, dans certains cas, une personne extérieure peut penser qu'un enfant est performant selon ces critères, alors que, pour lui, cela ne sera pas suffisant. « Cela va dépendre des attentes qu'il y a à la maison ou dans son milieu, ou encore de la moyenne, car les jeunes se comparent beaucoup », note M^{me} Deslauriers.

Elle mentionne quelques indices permettant de déterminer quelle estime l'enfant a de lui-même. Est-il capable de nommer des qualités, de reconnaître ses limites sans les voir comme des faiblesses? Accepte-t-il les compliments, mais aussi les commentaires négatifs? De plus, elle va observer s'il aime essayer de nouvelles choses, s'il est capable d'aller demander de l'aide, s'il voit les défis comme quelque chose de stimulant ou si, en cas de moment difficile, il pense être capable de dépasser cela, soit par lui-même, soit en allant chercher du soutien. « Quand recevoir des compliments, des plaintes, donner son opinion, s'exprimer ou encore s'affirmer est difficile, cela peut vouloir dire que l'estime personnelle est faible », précise-t-elle.



Stéphanie Deslauriers

Le rôle de l'entourage

Pour construire son estime de soi, l'enfant va beaucoup se

fier à celle qu'ont les autres à son égard. Chez les plus petits, la qualité de l'estime de soi trouve notamment ses racines dans la relation entre parent et enfant, à travers l'harmonie qui s'y est développée. Elle varie selon certains aspects: l'enfant se sent aimé et aimable, l'image qui lui est renvoyée est positive et il semble répondre adéquatement aux attentes de ses parents. Cela peut aussi être élargi aux frères et sœurs, aux éducatrices en milieu de garde, aux enseignants, et aux amis, qui vont de plus en plus prendre de place durant la période scolaire, pour arriver à leur apogée à l'adolescence. « Donc, l'image de moi qui m'est renvoyée par les gens que j'estime va venir moduler l'estime personnelle, tant positivement que négativement, selon le regard que l'on porte sur nous », commente M^{me} Deslauriers.

Pour un enfant en bas âge, se surestimer fait aussi partie du développement. « Ce qui peut inquiéter, c'est si cette surestimation demeure, si elle est excessive », avertit M^{me} Deslauriers. Vers l'âge de 10 ans, il devrait être capable de nuancer et de s'autoévaluer plus justement. Pour trouver un équilibre, la psychoéducatrice aime retourner la question lorsqu'un jeune demande l'approbation des autres. « Pour ne pas dépendre du regard des autres constamment, il est intéressant de demander de quoi l'enfant est



ISTOCK

L'écart entre le soi réel et le soi idéal permet de mesurer l'estime de soi. Plus la différence est grande, plus l'estime de soi est petite, et inversement.

fier, de quoi il est content, ce qu'il a réalisé », ajoute-t-elle.

Les parents et l'entourage de l'enfant jouent aussi un rôle de modèle. « Je dis toujours aux gens de ne pas se mettre trop de pression sur les épaules et qu'ils sont des modèles d'imperfection », glisse M^{me} Deslauriers. Selon elle, admettre ses erreurs est aussi un beau modèle d'humilité. De plus, avoir des attentes réalistes est déterminant. « Parfois, on va leur demander des choses que nous n'arrivons peut-être même pas à maîtriser nous-mêmes et s'attendre à ce qu'ils réussissent à tout coup, développe-t-elle. Alors, ils vont vivre des échecs de manière répétée, et cela peut venir miner l'estime personnelle. »

Pour M^{me} Deslauriers, la responsabilisation est un autre élément majeur du développe-

ment de l'estime de soi. Elle parle de l'empowerment (autonomisation), qui permet de montrer aux enfants qu'ils ont une liberté de choisir et que cela a des conséquences. « Leur affirmer qu'ils sont responsables les aide à se forger, à apprendre à ne pas toujours pointer l'adulte, explique-t-elle. Il faut dire au jeune qu'il est le maître de sa vie. » Dans son rôle de psychoéducatrice, elle estime que son intervention est un levier, mais que « c'est toujours le jeune qui porte le flambeau ».

Aller au-delà des tabous

Par ailleurs, M^{me} Deslauriers insiste sur le lien entre trouble de l'apprentissage (TA) et estime personnelle. Les jeunes avec un TA vont souvent être face à des échecs et avoir un sentiment d'injustice. Il n'est

pas rare qu'ils considèrent faire beaucoup plus d'efforts qu'un de leurs camarades, alors que celui-ci obtient de meilleurs résultats. « Malheureusement, les enfants avec un TA ont plus de risques d'être socialement plus rejetés, moins inclus, plus isolés, ce qui va jouer sur leur popularité, qui est un pôle majeur de l'estime personnelle », explique-t-elle.

« Je ne suis pas une distributrice de trucs et astuces, nuance toutefois M^{me} Deslauriers. Je crois simplement que ce que l'on appelle la discipline positive s'imbrique dans le quotidien, dans nos manières de faire. » Elle estime par ailleurs que, s'il est aujourd'hui plus facile de faire certains diagnostics, parler de mal-être reste toujours tabou dans notre société.